

LES LARMES DU DRAGON

PUBLIÉ SUR BOOKELIS

À Adrian

PROLOGUE

Aujourd'hui, sa mère est très élégante. Karen aussi a mis une jolie robe. Son père se moque de « ses femmes ». Il faudra qu'elles se changent en arrivant au chalet. En attendant, la petite fille ouvre de grands yeux devant la palette de couleurs de la forêt québécoise. Un arbre rouge vermillon, un autre jaune orangé, elle veut que la voiture s'arrête pour voir de près les grosses feuilles d'érable. Lundi, elle en rapportera à ses copines de l'école.

Installée sur une table en bois, Karen est seule dehors. Elle dessine. Son père est parti pêcher, il vient juste de lui faire un petit signe de loin, de la barque. Sa mère doit être en train de préparer le repas.

Karen entend un cri, elle tourne la tête. Elle s'approche doucement de la maison.

Un autre cri et la vitre d'une fenêtre qui éclate. La façade de rondins s'embrase.

Un dernier cri, étouffé, celui de Karen qui essaie d'appeler son père.

CHAPITRE 1

David Larkham passa sa main sous la toile puis la posa sur le verre froid, comme pour caresser une dernière fois celles qu'il choyait, qu'il maltraitait parfois, mais surtout qu'il admirait depuis trois longues années, ses murènes. Puis il alla entrouvrir le rideau de scène pour s'assurer d'un regard furtif que la petite salle était bien remplie. Il sentit dans son dos les quatre anguilliformes s'agiter dans l'immense aquarium recouvert d'un drap noir. « La nervosité. » pensa-t-il. Ayant grandi dans un cirque entre une mère acrobate et un père écuyer, David avait pratiqué de multiples métiers, jongleur, trapéziste et magicien, avant d'opter pour le dressage de lions et de tigres. Mais il était le seul au monde à avoir créé un numéro avec des animaux jamais apprivoisés jusque-là. Ça devait être SA soirée. Tout ce que la capitale anglaise comptait de personnalités du show-business s'était déplacé pour cette avant-première.

« Ça va être à vous, lança le directeur du théâtre.

Les premières mesures de la musique qui accompagnait le numéro débutèrent. Carla, l'assistante, plaqua un sourire sur ses lèvres. Le rideau s'ouvrit et David, les mains moites, s'avança vers le micro. La musique baissa d'intensité et les lumières se tamisèrent. Le public, et surtout les femmes, remarquèrent la haute stature de l'artiste, ses grands yeux noirs placés sous un front volontaire et des cheveux grisonnants. Le grain de beauté à la commissure de la bouche s'anima :

« Le spectacle auquel vous allez assister ce soir n'a jamais été...

Le regard gris acier du docteur Tamashi parcourut la salle. Debout, dans l'ombre, il n'avait pas quitté son imperméable noir et tripotait machinalement un objet dans sa poche.

- ...et c'est donc sans plus attendre que je vais vous présenter mes partenaires, les murènes géantes.

D'un geste ample, Carla ôta le drap noir pendant que David saisit une courte baguette blanche. Il agita son bras le long de l'aquarium comme le ferait un prestidigitateur autour d'un chapeau gigantesque. Et le show débuta. Tels des cobras sous la conduite d'un charmeur de serpents, deux spécimens longs de plus de trois mètres sortirent de derrière un rocher pour se dresser face au public silencieux. Les spectateurs du premier rang se redressèrent à la vue des larges yeux globuleux posés sur une tête proéminente et de l'alignement de dents en forme de crocs. À bonne distance l'une de l'autre, les deux murènes parurent se regarder un instant puis se lancèrent à grande vitesse vers la surface. Elles sautèrent hors de l'aquarium, se frôlant sans se toucher, avant d'effectuer une série de plongeurs dans un parfait synchronisme.

Le visage de David était saisi par la concentration. Les deux animaux marins semblaient hypnotisés. Ils effectuèrent dans l'eau de superbes arabesques, se jouant en harmonie des formes géométriques les plus variées. Leur peau lisse, d'un marron légèrement tacheté, brillait sous les lumières rouges. Dans les travées, le silence avait laissé la place à des murmures d'admiration. Le vertigineux ballet s'acheva comme il avait commencé. Les deux murènes géantes, distantes de quelques mètres, dressèrent leur gueule face à l'assemblée. Un signe de David et les deux serpents aquatiques se penchèrent en avant dans un dernier salut. Sous un tonnerre d'applaudissements...

- Depuis l'Antiquité, les murènes ont une sinistre réputation. On les a accusées de dévorer les esclaves rebelles que les Romains leur jetaient en pâture, enchaîna David. Leur force est exceptionnelle et leur morsure, qui peut inoculer une dangereuse toxine, provoque de graves blessures, dit-il en plongeant une main dans l'aquarium. Un frisson parcourut l'assemblée.

Une petite murène jaune aux yeux transparents traversa le bassin pour apparaître à la lumière. Elle saisit la main de David dans sa mâchoire et agita sa tête avec frénésie, tentant de lui arracher la moindre parcelle de chair. Grimaçant, David sortit l'animal de l'eau et s'avança vers les premiers rangs, face à des spectateurs pétrifiés. Il caressa de son autre main sa peau visqueuse, dans un geste d'apaisement, et un sourire éclaira alors son visage. La murène venait de s'enrouler autour de son bras et posait délicatement sa tête sur son avant-bras. Tout le monde avait crû à l'attaque.

Les gens eurent à peine le temps de se remettre de leur émotion que David déposa la murène, qui commençait à suffoquer, dans l'eau salvatrice.

- Voici maintenant l'un des phénomènes les plus séduisants de la faune sous-marine, une rareté que les plongeurs mettent parfois des années à apercevoir, la murène léopard, expliqua David. Capturé près de l'île de Java, ce spécimen n'a cessé de s'attaquer à moi pendant les premiers mois de notre relation. Après de nombreux efforts, je suis parvenu à le rendre... un peu plus docile.

Deux coups de baguette sur le bord de l'aquarium et d'importants remous agitèrent la surface de l'eau. Un halo de lumière blanche illumina le centre de la petite piscine. Apparut alors un monstre de près de quatre mètres, couvert de taches noires et blanches, qui se mit à onduler avec grâce. David commença à agiter ses bras, tentant de capter son attention. Le silence se fit à nouveau dans l'assemblée. Un bruit très léger, venu du fond du théâtre, déconcentra David pendant quelques secondes. Les yeux sombres, cerclés de bleu, de la murène s'immobilisèrent un instant. Un

tremblement parcourut tout son corps et elle se précipita la tête la première contre la vitre. David tenta de faire illusion en agitant sa baguette, mais la panique ne tarda pas à l'envahir. Bientôt rejointe par ses trois congénères, la murène léopard poursuivait, aveuglée par la rage, son travail de démolition. À coups de têtes et de queues, les quatre énergumènes s'acharnaient sur une des parois de l'aquarium, qui commençait à s'étoiler comme un vulgaire pare-brise. Bientôt, une large fissure apparut et David, le visage défait, saisit Carla par le bras et se précipita vers les coulisses. Les spectateurs crurent d'abord à une nouvelle surprise d'une représentation hors du commun. Quand le verre se brisa, des milliers de litres d'eau se déversèrent comme une cascade sur les premières travées. Les hurlements fusèrent enfin et chacun tenta de s'enfuir vers la sortie, se souciant peu de son voisin. On poussait, bousculait, écrasait sans vergogne pour atteindre la zone de survie. Des quatre murènes, qui se débattaient maintenant au bord de l'asphyxie, seule la plus petite avait trouvé assez d'énergie pour mordre. Une femme, plutôt forte, directrice d'un magazine à la mode, regardait en hurlant son mollet ensanglanté se faire découper par les petites dents acérées. Le docteur Tamashi avait quitté l'établissement dès les premiers éclats de voix. Il passa devant l'affiche un peu rétro, à la Houdini, du spectacle de Larkham. Une fois dans la rue, il remonta le col de son pardessus noir et lissa son crâne dégarni. Il manipula une dernière fois l'objet dans sa poche et s'enfonça dans la nuit...

CHAPITRE 2

Max Andersson, la soixantaine bien entamée, le visage rond sous un crâne chauve, souleva ses 110 kilos pour s'extirper avec difficulté de son fauteuil. Il se tourna vers la carte du monde qui couvrait un mur de son bureau parisien et chercha, doigt tendu, le microscopique point perdu en plein océan Pacifique : les Galápagos. Il avait encore en mémoire le décor des îles sauvages de cet archipel solitaire, animé d'une faune si extraordinaire qu'elle avait permis à Darwin d'élaborer sa fameuse théorie de l'évolution des espèces. Il planta une punaise rouge, la trentième depuis qu'il avait commencé, huit ans plus tôt, sa lutte secrète contre les pollueurs de tout poil. Pourtant, lui-même n'avait pas toujours été un modèle dans la protection de la nature.

Durant son enfance dans le village de Husavik, au nord de l'Islande, on racontait toujours les fabuleuses légendes de la chasse à la baleine. Pour lui comme pour tous les gamins qui traînaient sur le port, les hommes qui descendaient des bateaux après des mois de campagne, la face burinée par les vents violents, l'océan déchaîné et l'épuisement, étaient des héros. En âge de naviguer, Max s'était engagé sur des cargos. Tour à tour moussaillon, aide cuisinier et machiniste, il avait parcouru toutes les mers du globe. C'est en débarquant dans le port de Mourmansk, en Russie, que la folie baleinière l'avait repris. D'énormes navires partaient dans l'Atlantique Nord pour chasser le fameux cétacé, en dépit du traité de décembre 1946 interdisant cette pratique, mais que l'Union Soviétique, le Japon et la Norvège n'avaient pas ratifié (1).

Pendant deux ans, Max avait participé à cinq expéditions, occupant même sur la fin le poste de harponneur. Sa précision au tir avec un harpon explosif, censé tuer l'animal du premier coup, faisait merveille. Il attira l'attention d'industriels japonais qui l'engagèrent comme harponneur chef pour une première mission de six mois sur leur navire amiral. Mais un jour où la tempête couvait, la houle naissante lui fit manquer son tir d'une dizaine de mètres. L'énorme rorqual reçut la bombe dans le flanc. Il mit six longues heures à mourir, malgré les chocs violents propagés dans la chair épaisse par des lances électriques. Cette série d'électrochocs et le trou béant d'où s'échappaient des litres de sang entamèrent la bonne conscience de Max. Pourtant habitué à ce massacre, il sentit pour la première fois le dégoût envahir sa bouche. Il quitta le bateau à la première escale...

De retour en Islande, Max tenta d'oublier cette période de chasse, devenue douloureuse, en menant une vie des plus traditionnelles. Il se forma à la comptabilité et devint un cadre pas très dynamique d'une importante société d'importation de boisson gazeuse. Pendant une quinzaine d'années, il chercha également à trouver la

compagne idéale pour fonder une famille. Il eut bien deux coups de cœur ravageurs, pour une sculptrice nymphomane et pour une vendeuse de pulls bigote, mais pas de quoi sacrifier sa vie de célibataire. C'est un soir de fête de Noël qu'il bascula dans un autre monde, celui de la lutte pour l'environnement. Déjà bien éméchés, ses amis et lui discutaient bruyamment quand le maître de maison déposa sur la table basse un plat rempli de cette spécialité culinaire, indispensable à toute fête de fin d'année réussie en Islande, du requin pourri (2). Sans effet les autres années, la vue des lamelles de chair blanche au goût ammoniacqué provoqua cette fois dans le cerveau de Max une mini révolution. Tout son passé resurgit et il passa les trois jours suivants dans son lit, l'estomac en capilotade. Plusieurs semaines s'écoulèrent sans que son état s'améliore. Un éminent psychologue, venu à la rescousse pour évacuer cette dépression baleinière, conseilla au malade de s'inscrire dans une association de lutte contre le massacre des cétacés. La guérison fut instantanée. *Save Earth* venait de recruter un de ses membres les plus dynamiques. L'organisation non gouvernementale, qui n'en était qu'à ses balbutiements, allait devenir la plus puissante en matière d'écologie en Europe. Max abandonna son emploi et se transforma en militant acharné, doublé d'un gestionnaire hors norme. Après dix ans de bons et loyaux services, il accéda au poste de directeur général pour l'Europe et s'installa à Paris. Mais il commençait à mesurer les limites de sa tâche. Tous ces industriels sans foi ni loi, ces hommes politiques corrompus ou inconscients dont il révélait les errements s'en tiraient sans gros dommages. Il ne parvenait pas à leur faire prendre leurs responsabilités et encore moins à les faire punir sévèrement par les tribunaux. C'est la mort d'un de ses cousins, ayant fait fortune comme manager d'une star de la chanson islandaise, qui permit à Max de créer sa propre organisation, sa propre « agence », plus discrète mais beaucoup plus efficace. Seul héritier de centaines de millions de couronnes, il commença par envisager le recrutement de son équipe. Le premier nom qui lui vint à l'esprit fut celui d'un biologiste : Jason King.

CHAPITRE 3

Lorsque le mot de passe et le numéro de code apparurent sur l'ordinateur portable de Jason, il entamait la relecture d'un article destiné au National Geographic. Longtemps professeur de zoologie à l'université de Princeton, puis chercheur pour divers laboratoires américains, il donnait désormais des conférences dans les instituts du monde entier. Il ne restait que quelques heures en escale à Washington avant de prendre plusieurs jours de congé chez lui, à la Nouvelle-Orléans.

Ses yeux bleus, mis en valeur par une fine barbe poivre et sel, fixèrent l'écran quelques instants avant de se déplacer vers un porte-document en cuir qui ne le quittait jamais. Jason en sortit un calepin rouge rempli d'une série de noms et de chiffres. Quand il trouva ce qu'il cherchait, il tapa à son tour sur le clavier. Le dossier s'ouvrit. Il contenait deux photographies et un message de Max. La première photo montrait un pétrolier vu d'avion, couché sur le flanc et libérant une partie de sa cargaison. La deuxième était un portrait, celui de Boris Lertsine, armateur russe connu pour ses accointances avec la Mafia de son pays.

Jason lut ensuite le mémo, en style télégraphique. « Naufrage du *Cobra Verde* aux îles Galápagos. Dangers de pollution : 72% des eaux et 28% des terres. Intervention immédiate avec assistance d'H.M. déjà sur place. Voir détails mission avec K.L.. »

Jason appuya sur une touche qui fit disparaître le dossier. « Tant pis pour les vacances. » songea t-il. S'il prenait le premier vol pour Quito, il retrouverait Hugo et Karen à Puerto Ayora, « capitale » de l'archipel des Galápagos, dans moins de 36 heures.

CHAPITRE 4

L'aiguille s'enfonça sans à-coups dans la matière molle, presque gélatineuse, qui constituait l'essentiel du corps de l'animal. Quelques centilitres de sang emplirent la seringue tandis que les dix tentacules s'agitaient et qu'un jet d'encre troublait l'eau du petit bassin. Karen Lalumière répartit le liquide dans une série de tubes avant de s'avancer vers la centrifugeuse.

Jeff Perkins venait de franchir le sas d'entrée de la vaste salle, encombrée par des aquariums de toutes tailles, d'une multitude de microscopes, d'ordinateurs et de dizaines d'autres machines dont il ignorait le fonctionnement et surtout l'utilité. Une équipe de « blouses blanches » effectuait un étrange ballet autour de lui.

« Il nous faut le protocole de fabrication d'ici deux jours, Karen. Quand vous en aurez assez de câliner ces adorables poulpes, vous pourrez rédiger votre rapport.

- Ce ne sont pas des poulpes mais des calmars, Herr Director ! répliqua Karen en dépliant son mètre soixante-quinze tout en formes rebondies devant son patron. Et si vous rencontriez certains de leurs géniteurs, dont les tentacules peuvent atteindre une quinzaine de mètres, ils auraient peut-être la bonne idée de faire craquer vos jolies vertèbres comme de vulgaires brindilles. Évitez les bains de mer pendant vos vacances, patron !

- Hilarant ! Si je craque devant votre humour scabreux, je ne suis pas certain que ce sera le cas du général Stewart, qui règle vos émoluments pharaoniques. S'il n'a pas votre compte-rendu sur son bureau d'ici 48 heures, c'est peut-être vous qui aurez le loisir d'aller chatouiller les pieuvres géantes, et sans indemnités de licenciement. Bon courage, Karen ! »

Jeff Perkins, sourire aux lèvres, retourna vers la porte vitrée, posa la paume de sa main sur le boîtier de sécurité dont la lumière passa au vert, et entra de nouveau dans le sas. L'assistant de Karen en sortait.

« Que voulait-il, notre boss adoré ? interrogea-t-il en rabattant une de ses mèches blondes décolorées.

- Il veut le protocole au plus vite, ordre du général. J'ai encore deux jours et deux nuits de boulot pour le peaufiner. Après, à nous le jackpot, la liberté et la vie au grand jour. » Karen savait que la formule était au point, que bientôt les Navy Seals, commandos d'élite américains, disposeraient d'une arme absolue. Grâce à ce qu'elle appelait la combinaison Delta, ils seraient invisibles à l'ennemi, en mer comme sur terre.

Après des années de recherche, la Canadienne avait trouvé le moyen de reproduire chimiquement l'épiderme très particulier de certains céphalopodes, pieuvres, seiches et autres calmars. Ces caméléons des océans avaient la faculté de modifier à volonté le

dessin et la teinte de leur peau. Karen était en mesure de fabriquer une combinaison de « camouflage total » pour l'être humain, une seconde peau qui assurerait la réussite des missions les plus périlleuses. Et les perspectives de développement de cette invention semblaient infinies...

« Tu n'as plus qu'à finir le travail et à m'offrir la Porsche de mes rêves, Karen ! » lança le jeune homme.

- Je t'offrirai d'abord un costume pour que tu aies l'air enfin convenable auprès de ta fiancée et de tes parents. Et surtout tu auras droit à une coupe de cheveux dans le meilleur salon de coiffure de Boston, jeune crétin !

- Le jeune crétin a découvert un phénomène bien étrange qui va faire palpiter les trois neurones de la pseudo scientifique qui sommeille en toi. Une quantité importante de la faune aquatique a disparu dans une vaste zone entre le Sénégal et les îles du Cap Vert.

- Quel est le gouvernement qui a repris ses expériences d'explosion nucléaire sous-marine en secret ? Encore des amoureux de la nature...

- Tu n'as qu'à poser la question au général Stewart, il doit être dans le secret des dieux.

Karen lança en arrière ses longs cheveux blonds et bouclés, plissant son front et ses yeux verts à l'évocation d'un des hauts responsables de la plus puissante organisation d'espionnage du monde, la N.S.A..

- Pour le moment, il ne peut rien me refuser, » dit-elle sur un ton ironique.

Jeff Perkins, revenu dans l'intimité de son bureau, s'amusa de cette dernière réplique, sortie d'un petit haut-parleur posé face à lui. Il avait pris soin de faire installer des micros pour espionner son personnel. Il composa le numéro personnel de Stewart.

« Général, Jeff à l'appareil, vous aurez le protocole dans deux jours.

- Parfait, répondit l'officier tout en mâchonnant un cigare fatigué. Faites bien attention à la suite des opérations. Nous voulons être certains que le labo Delta et ses collaborateurs n'aient jamais existé. »

L'ordinateur de Karen fit entendre une musique légère, signal d'un nouveau message. Elle roula sa chaise jusqu'à l'écran et pianota. Un mot de passe et un numéro de code, expédiés par Max, apparurent...

CHAPITRE 5

Une trentaine de bateaux de croisière se balançaient avec nonchalance dans le port d'Academy Bay, point de départ incontournable pour une partie des 70 000 touristes qui visitaient chaque année l'archipel des Galápagos. On aurait dit une flotte de vaisseaux fantômes. Ils étaient enveloppés par une épaisse garua, cette brume accompagnée de pluie créée par les eaux froides du courant de Humboldt. La petite ville de Puerto Ayora elle-même était baignée par cette atmosphère de fin du monde. La terrasse de l'hôtel *Sol y Mar*, nom anachronique en la circonstance, n'échappait pas à la règle et Hugo Mutis releva le col de sa veste de quart. Être un membre actif de *Save Earth*, recruté puis transformé en agent double par Max, constituait une couverture idéale. L'objectif de *Save Earth* : constater les dégâts causés par le naufrage du *Cobra Verde* et tenter toute action, même violente, pour accélérer le pompage de sa dangereuse cargaison. Celui d'Hugo et de ses deux complices, plus officieux : convaincre l'armateur pollueur de changer de métier et tenter toute action, même violente, pour l'en convaincre définitivement. C'est au large de l'île de Seymour, à 15 km de la côte nord de Santa Cruz, que les 20 000 tonnes de pétrole brut s'écoulaient dans la mer...

Les conditions météorologiques rappelaient à Hugo son pays natal. Ses parents vivaient encore dans leur ferme au cœur de la Patagonie chilienne, entourés d'innombrables moutons, vaches et chevaux. Ricardo, son père, était un vrai gaucho qui passait son temps dans la pampa, vaste étendue plate de terre vierge, herbeuse, où l'on pouvait vivre les quatre saisons... en une seule et même journée. Sa mère, Melancolia, portait bien son nom. Elle était la petite fille de la dernière représentante des Ona, une tribu indienne de la Terre de Feu aujourd'hui disparue. C'est à cause de ses origines ethniques peu communes que Melancolia avait entretenu pendant des années une correspondance avec un étudiant de Santiago, Luis Soñador. Durant les premiers mois de leur relation manuscrite, Melancolia avait rêvé d'un destin doré. Elle s'imaginait habiter dans une jolie maison de la capitale avec son bel étudiant, devenu un ethnologue connu, une flopée de garnements troublant sa quiétude à l'heure du thé entre amies de la haute bourgeoisie chilienne. Mais il y avait eu le coup d'état d'un général sanguinaire. Le jeune homme rebelle avait été condamné à 28 ans de prison, peine commuée au bout de deux ans et demi, grâce à la pression d'amis européens, en huit longues années d'exil. Et la famine avait frappé de plein fouet la population de la Terre de Feu. La jeune femme avait été « vendue » sur le continent. Les nombreux hommes de main des « estancias », ces ranchs entourés de milliers d'hectares de pampa, avaient du mal à

trouver des épouses. Ils économisaient sur leur maigre solde pour « s'offrir » une compagne pas trop exigeante. Les journaux locaux favorisaient cette bourse d'échange bien particulière. C'est ainsi que Melancolia débarqua un jour dans un hameau au patronyme peu engageant, Ultima Esperanza. Avec Ricardo Mutis, l'Indienne eut beaucoup de chance. L'homme était courageux et plutôt agréable d'apparence. Elle s'engagea sans rechigner dans cette nouvelle aventure, s'occupant avec générosité de son mari et tenant sa fermette avec goût, dans la mesure de ses modestes moyens. C'est là que naquit Hugo, par un jour de grand vent, comme si le souffle puissant de l'esprit patagon poussait sa mère vers la délivrance. Son père, encouragé par ses compagnons de labeur, ne dessoûla pas pendant trois jours et trois nuits. L'enfant grandit comme un apprenti gaucho, initié dès son plus jeune âge à la rudesse de la vie du ranch. À dix ans, il maniait déjà habilement le lasso, marquait les agneaux et passait de longues heures à cheval au milieu des troupeaux. Le soir, exténué, il s'endormait souvent la tête enfouie entre ses bras, sur la table de bois, après avoir appris des leçons d'histoire, de géographie ou de calcul. Sa mère se montrait intransigeante. Elle imaginait pour son fils un autre avenir que celui tracé par Ricardo. Melancolia reçut une aide imprévue dans l'élaboration de son projet. Une lettre arriva un jour à Ultima Esperanza. Dans cette région difficile d'accès, c'était toujours un miracle quand une missive atteignait son destinataire. Souvent, elle avait été expédiée depuis des semaines, voire des mois. C'était le cas de celle que Melancolia reçut des mains du propriétaire de l'unique magasin de la ville, qui faisait également office de poste et de centre administratif. Curieux plus que suspicieux, l'homme posa mille questions sur la lettre, venue d'Allemagne. Melancolia répondit en détaillant la liste de sa commande de nourriture et de matériel. À peine arrivée à la ferme, elle décacheta l'enveloppe couverte d'une écriture méticuleuse. Malgré le temps passé, elle l'a reconnu au premier coup d'œil. Elle retrouva le langage direct, teinté d'une humeur poétique, du jeune étudiant de Santiago. Devenu journaliste et écrivain, il lui annonçait son retour prochain au Chili et la visite qu'il souhaitait lui faire très bientôt dans le cadre de recherches sur les Indiens Ona. Il précisait même la période propice à cette arrivée programmée. Melancolia se rendit compte avec stupeur que cette période avait commencé, que l'homme qui l'avait fait rêver pendant des années pouvait débarquer d'un jour à l'autre. Elle prépara son mari à cette visite surprenante. Ricardo accepta ses explications ethnologiques et se prépara à accueillir cet « étranger » avec bienveillance, comme la tradition hospitalière du pays l'exigeait. Moins d'une semaine plus tard, Luis Soñador faisait son apparition dans la famille Mutis. Sa bonne bouille de

Chilien pure souche et sa gouaille de conteur hors pair finirent de rassurer Ricardo et séduisirent Hugo. Melancolia, de son côté, tenta de faire bonne figure, masquant un légitime coup de cœur aux forts parfums de nostalgie sous les dehors d'une femme de la campagne comblée. Tandis que Ricardo assurait son travail sur les terres de l'estancia, l'écrivain enrichissait le sien du témoignage de Melancolia, sous le regard captivé d'Hugo, ravi d'être dispensé pour l'occasion des tâches de la ferme et surtout de cours. Luis Soñador racontait volontiers son itinéraire peu commun : sa libération des geôles de Pinochet, son expulsion vers l'Argentine, ses séjours en Equateur, au Pérou et en Colombie, sa lutte auprès des sandinistes au Nicaragua et son installation à Hambourg en Allemagne. Le soir venu, il parlait de révolution, de sauvegarde de la planète, des minorités indiennes, offrant à ses trois interlocuteurs sa vision de la vie. Lorsque Hugo, alors âgé de treize ans, se retrouvait seul avec Soñador, il se délectait de la lecture, par l'auteur en personne, de son premier ouvrage, « Le roman d'amour du patriarche ». Hugo avait l'impression de partager la vie des Indiens Shuars, très loin, là-bas, dans la forêt amazonienne de l'Equateur. Puis vint le jour où le baroudeur dû poursuivre sa route, celle qui devait le mener jusqu'à la Terre de Feu, théâtre de son nouveau roman. « Une histoire de baleines massacrées par des industriels japonais » avait-il dit à Hugo. « Près de l'île où ta mère vivait quand elle avait ton âge, près des côtes de ce monde du bout du monde. » Avant son départ, Soñador offrit un dernier cadeau au gamin. Il lui remit solennellement un album de Corto Maltese, vagabond des mers et aventurier, qui acheva de semer la petite graine de l'évasion dans le cerveau d'Hugo. Soñador trouvait que l'enfant, avec son front buté, son épaisse tignasse noire assortie à ses yeux couleur ébène, ressemblait étrangement au héros d'Hugo Pratt. D'ailleurs, il portait le même prénom que le fameux auteur de bandes dessinées. Les Mutis virent partir celui qui était devenu leur ami avec tristesse, mais Melancolia conserva pendant plusieurs jours un petit air de triomphe sur le visage. Son fils partirait un jour.

Cinq ans plus tard, Hugo débarqua d'un cargo dans le port grouillant de Hambourg, l'album de Corto Maltese dans son sac à dos. Max Andersson, que Soñador (3) connaissait depuis des lustres et à qui il avait fourni de précieux renseignements sur la chasse aux baleines, fit un jour la connaissance du jeune homme...

La météo était toujours aussi détestable sur les Galápagos quand le DC-10 de la TAME débarqua ses passagers en provenance du continent. Ils virent atterrir le jet privé de Boris Lertsine sur l'unique piste du minuscule aéroport de Baltra, Deux gardes du corps taillés dans la masse précédaient le petit homme râblé au